

Absinthe

de Pierre-Yves Chapalain
Création 2010 / 2011

REVUE DE PRESSE

Du 4 au 10 nov 2010 au **Nouveau Théâtre de Besançon**
les 9 et 10 déc 2010 à la **Comédie de l'Est – Colmar**
du 10 janv au 11 fév 2011 au **Théâtre de la Bastille**
les 15 et 16 fév 2011 au **Théâtre de la Coupe d'Or – Rochefort**
du 29 mars au 2 avril 2011 au **Nouvel Olympia - Tours**

Absinthe sans modération

Luc Reyrolle - culturopoing.com
31 janvier 2011

Absinthe, figure prophétesse à peine sortie de l'adolescence, est en proie à un mal mystérieux qui a toutes les raisons d'inquiéter sa mère Adèle. Ses conversations avec un individu à moustache, invisible pour le reste de la famille, la lancent sur les traces d'un secret de famille bien gardé. Ses visions et ses prémonitions vont se révéler de la dynamite pour cette famille presque ordinaire. Dans la maison comme à l'extérieur, le carnaval bat son plein, l'océan gronde, annonciateur d'une tempête dévastatrice pour tous les protagonistes.

Grâce au surgissement bien réel d'un garçon de café, les dérangements d'Absinthe apparaissent clairement comme un leurre chargé de dissimuler des fureurs familiales bien plus toxiques. La folie n'est peut-être pas là où elle s'annonçait... Les personnages comme leur interprétation vont crescendo : une mère gardienne du temple des secrets, magistralement interprétée par Catherine Vinatier, au jeu qui évite tout naturalisme par une stylisation où l'étrangeté de la diction porte une émotion toujours décalée, un frère ventriloque, Adrien, trop protecteur pour ne pas être lui-même la proie de sa fragilité, un père, Francis, écrivain incapable d'écrire, porté par la puissance de Patrick Azam, les amies de la famille, Constance et Monica, venues assister au carnaval et formant une sorte de chœur antique. Sans oublier la grand-mère d'Absinthe, présente par un enregistrement sonore, interprétée par Annie Mercier. Les inconditionnels de cette actrice, à la présence toujours tissée d'autorité et de fantaisie, reconnaîtront d'emblée sa voix grave dont Jeanne Moreau a du beaucoup s'inspirer !

La pièce emprunte avec brio les ressorts de la tragédie et des mythes antiques (un personnage va se faire littéralement dévorer), naviguant en même temps dans les eaux troubles d'une réalité banale où affleure le fantastique. La scénographie ne s'encombre pas de futilités : simplement une immense table mouvante, symbole de convivialité, ou table d'ogre gargantuesque, l'une n'excluant peut-être pas l'autre.

Pierre-Yves Chapalain, l'auteur metteur en scène, tient bon la barre de son conte onirique et le conduit à bon port avec un humour noir. Conteur de *Pinocchio* cette saison dans la pièce de Joël Pommerat, avec lequel par ailleurs il travaille depuis longtemps, cet univers d'entre-deux lui est familier. Il semble avoir retenu de sa collaboration avec Joël Pommerat le goût des fantaisies sibyllines, le sens de l'ordinaire d'emblée fêlé, la maîtrise de la lumière, écrin blafard pour des acteurs virtuoses sans ostentation. La parenté n'est cependant jamais gênante, tant *Absinthe* témoigne par ailleurs d'une inspiration personnelle, ne serait-ce que dans cette façon ludique de partir du réalisme d'une situation de théâtre psychologique pour la disloquer et la conduire l'air de rien, sans grandiloquence, vers le mythe.

Le théâtre contemporain aime particulièrement les familles en décomposition. De *Bulbus* à *Harper Regan*, les scènes en proposent plusieurs actuellement. La proposition de Pierre-Yves Chapalain a le mérite d'une modestie exigeante, où l'ennui ne pointe jamais. Absinthe sans modération.

Inquiétante Absinthe, qui vous monte à la tête

Marie-José Sirach - L'Humanité

24 janvier 2011

Pierre-Yves Chapalain met en scène son texte, Absinthe, au Théâtre de la Bastille. □ Pièce étrange dont la musique vous tient en haleine jusqu'au dénouement final.

Une famille, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Le père, la mère, le fils et la fille habitée par un drôle d'esprit pas très sain qui lui parle dans le creux de l'oreille. L'action se déroule quelque part, dans une ville sans nom, séparée de la mer par une digue, en plein carnaval.

Mais voilà qu'une clameur assourdie s'échappe du défilé et échoue par à-coups dans le salon jusqu'ici préservé du cercle familial tandis qu'au loin la mer dévoile son mystère et finira par attirer l'héroïne dans ses flots noirs et profonds.

La pièce est à la fois inquiétante et drôle. Et l'on rie devant l'extravagance des propos, l'incongruité des situations. Inquiétante, elle explore les recoins de l'âme humaine avec une intelligence à fleur de peau qui s'épanouit au fur et à mesure que le spectateur est happé par ce qui se trame sur scène, oscillant sans cesse entre tranquillité et intranquillité. L'apparente simplicité des choses (conflit générationnel, turbulences dans le couple) et la noirceur contenue jusqu'à l'extrême dessinent la trame d'une pièce noire comme un roman, tout en tension, où les névroses familiales se croisent et rivalisent d'ardeur, dévoilant un secret de famille que des éléments extérieurs de ce premier cercle contribueront à briser. Le carnaval, la mer apparaissent dès lors comme des éléments inquiétants, bien loin des clichés pour touristes, comme une nature hostile et agissante, renforçant la fragilité humaine. La folie est là, à l'affût au milieu des effluves qui émanent de ce vieil alcool qui autrefois rendait fou certains artistes et qui, ici, n'est rien d'autre que le prénom de la jeune fille.

Pierre-Yves Chapalain, auteur et metteur en scène, relève le défi avec une distanciation qui ne dit pas son nom mais lui permet d'être juste au bon endroit, de ralentir l'action comme de lui donner des coups d'accélérateur qui s'entendent comme autant d'éclairages qui font tanguer l'action jusqu'au dénouement final. Et on saisit par la musicalité de la langue, son tempo qui oscille entre réel et fantastique.

C'est rondement mené, assez gonflé finalement, porté par des acteurs qui ne font pas semblant et dont la présence, ensemble ou séparément, participe de cet étrange ballet (Patrick Azam, Philippe Frécon, Perrine Guffroy, Laure Guillem, Margaret Zenou, Catherine Vinatier, Airy Routier, Yann Richard). La partition musicale (de Yann le Hérisse) comme la subtilité des éclairages (Grégoire de Laffont) ajoutent leur part de mystère à cette Absinthe inquiétante.

Absinthe - Les mensonges ne sauraient être éternels

Mathias Claeys – paperblog.fr

28 janvier 2011

Du crime, de la vérité enterrée, de l'oubli forcené, du mensonge souriant et du cri qui remonte de plus loin que soi. Voilà, en vrac, ce que Pierre-Yves Chapelain nous propose dans sa nouvelle création, Absinthe. Le programme est intéressant, les réjouissances sont tout à fait à la hauteur.

Il y a une fille, Absinthe, ses parents, son frère. Et un homme à moustache qui cherche sa marionnette. Et, encore, une voix en elle, là, dans un de ses boyaux, qui crie sans que ça ne puisse sortir. Une vérité brûlante qui utilise son corps pour se faire connaître. Absinthe est perdue, veut savoir sans vouloir vraiment savoir, c'est normal, en serait-il autrement pour quelqu'un d'autre ? Mais elle change, ce que déplorent ses proches, ce cri en elle la transforme. Ça va craquer, c'est sûr. Les mensonges ne sauraient être éternels.

On dit de la vérité qu'elle éclate

Déjà, ça commence bien, parce que ça commence dans un entre deux. On ne passe pas par un « noir salle » pour nous indiquer que ça débute, on nous prend par surprise, sur le fait, en plein dans notre recherche de position. Et c'est après, que tout s'éteindra. Et que sur scène, les acteurs diront qu'il fait sombre. Ça n'a l'air de rien, dit comme ça, mais ça augure du reste. Dès le début, le mensonge est là. Le mensonge et le travestissement. On commence le spectacle avec le public encore éclairé, on affirme qu'on est au théâtre, et l'instant d'après on place l'action dans une maison. Pourtant, on voit bien que ce n'en est pas une. Mais tout de même, on s'y laisse prendre. Comme quoi, personne n'est à l'abri d'être dupé, si ? Et le nœud de la pièce est là, dans ce questionnement sur le mensonge, la réalité qu'on fabrique. Le mensonge aux autres, mais aussi le mensonge qu'on se fait à soi, l'oubli volontaire, les œillères qu'on se met, parce que, il faut bien s'avouer, c'est toujours mieux que de se crever les yeux. Et quand on voit ce que certains ont fait, on comprend qu'ils aient tout effacé...

Pour être plus précis (tout de même), on pourrait dire qu'Absinthe s'inspire d'Electre. On y retrouve cette jeune femme, dont la vérité se sert pour éclater, et le crime, odieux, qu'on soupçonne, qui est là, latent, toujours, sous tous les mots, qui empoisonne tout, et sur lequel il faudra bien finir par mettre un mot. Et la fureur, enfin. La comparaison avec la fille d'Agamemnon s'arrête là. Pierre-Yves Chapelain a décidé qu'Absinthe était la victime innocente de cette vérité, un peu comme un porte-voix qui ne sait pas ce qu'il doit crier. Elle ne sait rien de précis, sauf qu'il y a quelque chose à savoir. Qu'il y a quelque chose de malsain qui cimente cette famille. Et donc, P-Y Chapelain axe toute sa réflexion non pas sur la justice à rendre, mais sur la manière dont toute une vie peut être construite sur une duperie. Sans pour autant condamner les menteurs, ce qui serait bien trop facile. Il ne s'agit pas de juger, juste de s'interroger. Et c'est jouissif, de voir ce père qui est toujours dans le commentaire de ce qu'il fait, dit ou ressent, qui se plaque l'image du père idéal qu'il conçoit. Et cette mère, aussi, toujours un peu fausse, qui cherche ses mots, et qui invente, qui extrapole. Et ce jeune homme, leur fils, qui ne donne absolument pas dans la volubilité, au contraire, on comprend bien qu'il se méfie des mots. Il n'est pas bête, il en a juste l'air. Et les amies, qui en sont mais pas vraiment, du genre à penser faire le bien mais qui font plutôt du mal, ou l'inverse... Et ce vieil adage, qui dit que la vérité finit toujours par éclater, que le spectacle ne viendra pas contredire. Effectivement, la vérité est ici une force, un quelque chose qui surgit, qui travaille les corps, qui s'impose. Une fureur qui gronde, une plaie qui s'annonce. C'est glaçant. C'est drôle et glaçant.

Les acteurs sont magnifiques, jouant d'une manière presque naturaliste des gens qui se caricaturent eux-mêmes (ce n'est pas une mince affaire), le texte est incroyable, parce qu'obsessionnel sur des détails, évasif dès que ça devient important, plein de pirouettes, de tentatives de détournement, de choses pas dites, ou pire, mal dites exprès... La mise en scène, est sobre, efficace, on y retrouve (comme parfois dans le texte), un axe commun avec le travail de Joël Pommerat, quelque chose de cinématographique mais réfléchi pour le théâtre, de magique, qui réussit à être très concret, réaliste sans travailler sur le naturalisme. Un réalisme de la sensation, de l'impression. Oui, Pierre-Yves Chapelain signe ici un très beau spectacle.

Absinthe ou les Dents de la Mère

Jack Dion - Marianne.fr

21 janvier 2011

Toutes les familles ont des secrets, des non-dits, des plages abandonnées, sources de quiproquos, d'affrontements, de douleurs, qui débouchent sur des fractures, des décompositions, ou des renaissances.

En l'occurrence, il s'agit en apparence d'une histoire des plus banales, celle d'un couple et de leurs deux enfants. Ils vivent dans une maison près de l'océan, dont ils sont protégés par une digue. Le père vit de sa plume, comme on dit. Les deux enfants, un frère et sa sœur, poursuivent leurs études. La sœur, c'est Absinthe (étonnante Perrine Guffroy), prénom qui suffit à créer l'ambiance, avec l'allusion à une boisson que l'on appelait, naguère, la « fée verte ».

Apparemment, donc, tout va bien, même si la pièce, dès le début, passe en permanence de l'oppressant à la légèreté, du lourd au futile, de l'angoisse à l'humour. Les personnages sont toujours sur le fil du rasoir, dans le halo qui sépare une prétendue normalité de l'insondable trou noir.

Tout bascule le jour où Absinthe rencontre un homme qui lui laisse entendre que son vrai géniteur n'est pas son père déclaré, mais lui, l'homme à moustache et à veste colorée qui va hanter la vie de ce quatuor à cordes vocales. L'apparente banalité de la vie familiale part alors en vrille.

Absinthe, que l'on devinait fragile, poursuit sa quête d'une identité incertaine, taraudée par les angoisses d'une jeune fille à peine sortie de l'adolescence. Elle est coincée entre un (faux) père qui ne trouve sa place ni dans sa famille ni dans son travail, une mère elle-même tenaillée par l'angoisse, et un frère qui n'a pas plus de repères qu'un joueur de foot expulsé du terrain dès le début du match.

A la fin, quand tout le monde réalise que le père présumé n'en est pas un, la famille vole en éclats. L'histoire se terminera dans les caves de la maison hantée par l'angoisse, d'où remontera une mère ayant vengé son humiliation en dévorant celui qui l'avait trompé d'un coup de dent rageur.

La force de Pierre-Yves Chapalain, qui est à la fois acteur et auteur, c'est de dévider cette pelote familiale en utilisant toutes les ressources de la fable, du polar, du féérique, voire du surréalisme.

On passe de Shakespeare à Buster Keaton, de la tragédie antique à Hitchcock. On ne sait jamais si l'on est dans le rêve ou la réalité, le cauchemar ou le vaudeville. Rien n'est asséné, tout est suggéré. C'est le règne du mystérieux, de l'inavoué, de l'étrangeté. La folie rode, de même que l'ombre de la camarde (1). Il est question d'une clé, comme dans l'histoire de la ville d'Ys et de sa clé perdue (Chapelain n'a pas oublié ses origines bretonnes). La présence d'une marionnette ventriloque rajoute une dose d'étrangeté à ce petit monde déjanté qui se croit menacé par un océan qui risque de faire sauter les digues et d'emporter la maison. Finalement, dans cet univers foutraque, ce sont les dents de la mère qui auront raison du (faux) père, sans pour autant rassurer les enfants.

André Gide avait lancé un fameux : « *Familles, je vous hais !* ». Pierre-Yves Chapalain dirait plutôt : « *Familles, je vous connais* ».

Diptyque des origines

Emmanuelle bouchez - Télérâma

5 février 2011



Identité. De Gérard Watkins

Absinthe. De Pierre-Yves Chapalain

L'une grave, l'autre fantasque, deux pièces auscultent les vertiges de la génétique et les héritages familiaux.

La pièce file aussi vite que son décor est simple : un tapis blanc qui strie la scène nue, un long couloir oblique. Les deux personnages, un couple, y contiennent leur manège sans presque jamais déborder. André et Marion Klein ont cru à leur amour comme au progrès. Ils pensaient avoir une place dans le monde. Les voilà au bord du vide... Un jeu repéré sur l'étiquette de leur dernière bouteille leur propose, contre de l'argent, d'enquêter sur la « *véracité* » de leur identité généalogique. André adhère, Marion avait de toute façon choisi la grève de la faim...

Le comédien Gérard Watkins, quand il écrit cette pièce, se souvient des débats qui ont fait l'actualité (la proposition de tests ADN pour les demandeurs d'asile) comme de tout ce qu'il connaît du théâtre anglo-saxon contemporain. Face à cette question posée par un tiers démiurge, André et Marion se laissent glisser vers des choix qui les détruisent. Marion s'épuise, seule dans sa gangue en face d'André, quand elle évoque l'héritage familial, sa « génétique » à elle : ses deux parents, désormais accrochés à la vie par un fil comme les clodos de Beckett. Le passé qu'elle croyait digéré revient comme un spasme : la comédienne Anne-Lise Heimburger s'y abandonne, de plus en plus pâle sous la lumière crue.

Un retour violent des origines, c'est aussi ce que pressent Absinthe, personnage éponyme de la pièce écrite par Pierre-Yves Chapalain. Dans une grande maison traversée par les vents de l'océan, un soir de carnaval, elle tente de démêler ses intuitions de ses fantasmes. *Absinthe* (la pièce) est un patchwork un peu désordonné où se succèdent, au milieu de chaises, de lumières sombres et de masses de confettis, des scènes de confidences ou de chaos. La langue y déborde comme dans les contes populaires. Le père, la mère, le fils affrontent cette fille si étrangement baptisée d'un nom de fleur du mal. La mère marche sur des oeufs (Catherine Vinatier, si touchante sur ses talons), le père déborde d'amour mais ne parle que de ses propres angoisses d'écrivain. Audacieuse tentative, malgré quelques maladresses, de brasser les déchirures familiales du quotidien et la puissance des mythes.

Mystère de la filiation, trouble des origines..., lancinantes questions dont Gérard Watkins et Pierre-Yves Chapalain nous offrent deux visions opposées formant un fascinant diptyque. Au style laconique du premier répond la générosité fantasque du second. Voir les deux pièces dans la foulée - elles sont jouées tous les soirs au Théâtre de la Bastille, à Paris - aiguise notre acuité, multiplie nos émotions. Au point qu'on aimerait les voir continuer de vivre ensemble.

Absinthe

Mediapart.fr

24 janvier 2011

Voilà une histoire de famille. D'emblée, on les devine frappadingues ou pour le moins bizarres. Absinthe, c'est la fille de la maison. Pas dans son assiette. Bouleversée par les rêves étranges qu'elle fait, hantée par un inconnu invisible aux yeux des autres.

Pierre-Yves Chapalain, a installé le père et la mère, absinthe et son frère, dans une grande maison près de l'océan. Deux amies occupent la cave aménagée pour assister au carnaval dans la ville voisine...

Peu à peu, une histoire ancienne va remonter à la surface, bouleversant toute la situation familiale, les liens qui les unissent, la vérité écrasant le mensonge avec une frénésie à couper le souffle. Ici encore, c'est cruel, violent et drôle à la fois. Plus grandguignolesque, plus rouge que noir, toutefois. Il y a de la magie dans l'air, un tourbillon de vent qui emporte les illusions et les masques et fait craquer les amarres.

A voir... pour un soir cruel et follement réjouissant.

Absinthe

Christian-luc Morel - froggydelight.com

20 janvier 2011

Il n'y a plus d'auteur de théâtre. le genre s'est épuisé, un peu comme la musique classique.... Contre ce genre de propos vague - comme il y a des terrains...vagues - la prescription fera florès.

Dans une maison de fous, c'est-à-dire une famille normale, une jeune fille vit approximativement, entre une mère hystérique, un frère peureux donc violent et un père « cool », c'est-à-dire un non-père ou un faux-père. Des visiteurs, en ce mois de carnaval, habitent la maison, vivants ou morts. Absinthe leur parle indistinctement. Au loin, la mer. Lorsque la jeune fille annonce au père qu'elle veut être écrivain, celui-ci la reprend « écrivaine » avant de lui demander si cela n'est pas tourné contre lui, car il en souffrirait...

Des comédiens fabuleux investissent la scène avec une énergie insolente. On dirait assister à la très attendue révolte des Enfants. Le normal, l'anormal, le para-normal se chevauchent et s'enchevêtrent. La mise en scène de l'auteur, est efficace, déroutante, et, si l'on accepte de se laisser déposséder, le charme opère avec danger. De la belle et bonne subversion et une fin...submergeante. Probablement un des spectacles les plus originaux de la saison.

Absinthe

Joshka Schidlow - allegrotheatre.blogspot.com

16 janvier 2011

Il faut être de bien mauvaise foi pour prétendre qu'il y a en France un déficit de jeunes auteurs de théâtre. Il suffit d'aller ces jours-ci au théâtre de La Bastille pour découvrir " Absinthe " par Pierre-Yves Chapalain pour être convaincu que le talent n'appartient pas qu'aux vieux loups des lettres. L'auteur d'Absinthe - nom d'une jeune fille qui est aussi celui d'une liqueur qui rend fou - met en scène un cercle familial à première vue dénué d'aspérités qui se révèle être un lieu de chaos.

La fille de la maison prend conscience que sa vie est atrophiée par des non dits. A la surprise de sa parentèle son comportement change. Des voix qui emplissent ses nuits lui font comprendre qu'il lui faut mettre au jour des zones ignorées du passé. Mais elle n'obtient aucune information de sa mère barricadée dans le silence et le déni. Le feu de la discorde se propage entre son frère et elle. Arrivent deux amies de la mère que celle-ci loge dans sa cave. L'une des deux lui offre des clés qui, on le comprendra vite, sont celles des enfers. Et les visiteuses de faire songer aux Erynies. Plus ça va, plus on sent dans ce texte d'une saisissante puissance poétique des relents de tragédie antique. Investigateur de l'invisible qui creuse avec vigueur son propre style, Pierre-Yves Chapalain - dont on vit l'an dernier « La lettre » jouée par les mêmes comédiens qui rivalisent de justesse - a, c'est l'évidence, une sacrée connaissance des ressorts de l'esprit humain.

Le prodige est que la pièce est, du moins à ses débuts, d'une innovante légèreté. Elle restera dans les mémoires de tous ceux dont la vie est encombrée d'héritages maudits comme un pincement au cœur. Ce texte si riche de secrets est paru aux éditions Les solitaires intempestifs.

Absinthe au Théâtre de la Bastille

Sabine Larivière - unfauteuilpourlorchestre.com

15 janvier 2011

« *Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
Ta vie que tu bois comme une eau de vie* »

Apollinaire

C'est carnaval. Une maison au bord de l'océan, une digue qui protège de tout débordement, une famille sans histoire : Adèle (celle qui a oublié l'histoire), Francis (écrivain, celui qui écrit des histoires), leurs deux enfants, Adrien et Absinthe (celle qui passe par l'histoire). L'homme à la moustache (celui qui raconte l'histoire) qui vient trouver Absinthe et lui parle d'une malédiction. Absinthe sent alors qu'elle a les clés d'une vérité inavouée, Pythie qui va bouleverser l'ordre familial. Son frère essaye de la raisonner, sa mère s'inquiète d'autant plus qu'elle apprend qu'Absinthe est malade et doit se faire opérer, mais avec quel argent ? Constance (celle qui se souvient de l'histoire), l'amie d'Adèle, lui donne les clés en or de la digue. L'homme à la moustache revient parler à Absinthe lui dit qu'il est son vrai père et que s'il a quitté femme et enfants c'est parce qu'il ne voulait pas se raser la moustache, ce qu'il aurait dû faire suite au pari avec Francis qu'il a perdu... Francis, l'homme de la maison d'en face...

L'homme à la moustache est il le vrai père ? Francis le faux père ? Quel secret peut il y avoir dans cette famille tout à fait ordinaire, n'est ce pas plutôt une histoire qu'Absinthe se raconte ? « *Je veux devenir écrivain comme pour raconter ce qui ne peut pas se dire* », dit elle à Francis. Exaltation d'une jeune fille qui aimerait avoir un autre père ? Est ce par elle que la vérité va voir le jour ?



Elisabeth Carecchio

Parce qu'au Théâtre de la Bastille, moi je l'aime bien Pierre-Yves Chapalain

Je vais éviter les phrases toutes faites du genre : « J'ai découvert un auteur magnifique ! », « Quelle puissance d'écriture ! », « Quel bel univers ! »...

N'empêche que ça fait longtemps que je ne me suis pas autant réjouie de découvrir un auteur de théâtre et qu'il faut que je me procure rapidement le manuscrit, il est de ces livres qui doivent impérativement se trouver dans ma bibliothèque.

Je vais vous livrer les premiers mots de la pièce, c'est l'homme à la moustache qui parle à Absinthe :

« *Quand ma mère était en train de calancher sur son lit de mort... elle a voulu nous dire quelque chose à mon frère jumeau et moi... En tant que garçons intelligents et précoces, elle a sans doute tenu à nous confier une chose importante, une sorte de secret... Mais elle s'est exprimée... comment dire... elle s'est exprimée dans une langue qu'on ne comprenait pas, la première qu'elle sut parler peut-être, à peine sortie du ventre comme une fuite d'eau... une sorte de langue qu'elle broyait comme du gravier dans la bouche... Mon frère et moi... on est resté sans bouger à rien comprendre.* »

Pierre-Yves Chapalain a commencé à écrire en 1999 « La barre de réglisse », « Travaux », « Le rachat », « Ma maison », et depuis 2008 il porte lui-même à la scène ses textes.



© Elisabeth Carecchio

Du texte à la mise en scène...

C'est promis je ne vais pas dire que j'ai aussi aimé la mise en scène...

Un plateau nu, enfin presque, une grande table, table de banquet, de déballage, table sous laquelle enfant on rêve de se cacher pour entendre des secrets inavoués du genre : *ton père c'est pas ton père !*, table qui se déplace au fur et à mesure que l'on avance dans cette histoire familiale tragi-comique.

La lumière quitte progressivement le spectateur, se dessine sur le plateau, obscure clarté que nous offre Grégoire de Lafond qui éclaire la part d'ombre de chacun, c'est beau et simple.

La mise en scène semble guidée par la nécessité que les personnages ont d'entrer sur le plateau pour parler. Entremêlées aux scènes de l'imaginaire où la parole semble ne pouvoir jamais s'arrêter, comme si le flux allait faire jaillir une vérité, il y a les scènes du réel qui petit à petit vont se noircir, montée dramatique qui emmènent les personnages dans une folie du non-dit ou de l'oubli qui en deviennent comiques (Adèle avec sa robe tachée de sang, c'est normal parce qu'en période de carnaval elle fait des gâteaux), étrangeté (Adrien et sa marionnette ventriloque qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau) et décalage (Constance et sa sœur qui jouent la scène de la robe tachée).

On rit et on serre les dents aussi.

Incarnation et détachement

Incroyable sensation de voir les comédiens donner parfois l'impression de ne pas jouer, ou plus exactement de jouer mine de rien, ou même de ne rien jouer, tout en jouant. Je refuse d'écrire que je les ai trouvés formidables, Tous, oui c'est ça je les préfère Tous...

J'ai même aimé la musique, moi qui d'habitude me rebiffe un peu avec les paysages sonores, je crois que Frédéric Lagnau que j'avais rencontré il y a longtemps, longtemps à Evreux, doit être fier de vous de là où il vous regarde...

Quel bonheur ! (Tiens ! je vais l'écrire en gras).

Absinthe ou l'inquiétante étrangeté

Judith Sibony - theatre.blog.lemonde.fr

15 janvier 2011

Tout récemment, Pierre-Yves Chapalain jouait dans *Pinocchio*, de Joël Pommerat, aux Ateliers Berthier (Paris 17^{ème}). Il était le Monsieur Loyal du spectacle, véritable maître de cérémonie de ce grand cirque dramatique, et sa présence marquait par sa singularité : une sorte de trivialité savamment maîtrisée. D'un air grave et naïf, il disait par exemple que dans la vie, il faut toujours, toujours dire la vérité... Actuellement, au Théâtre de la Bastille, c'est en tant qu'auteur et metteur en scène qu'Yves Chapelain revient sur la question de la vérité. Avec *Absinthe*, sa nouvelle pièce, il s'aventure dans les méandres du non-dit familial et du roman des origines. La jeune Absinthe (Perrine Guffroy), qui donne son nom à la pièce, est une adolescente en crise, que ses parents ne comprennent plus. Sur un mode quasi fantastique, entre intuition, vision et rencontre étrange (un homme lui parle devant sa mère, mais cette dernière le ne voit pas), elle est en train de découvrir que son père n'est pas son père.

Dans une atmosphère d'inquiétante étrangeté, où tout se fait écho, où chaque détail en rappelle un autre, et où les corps et les esprits se répondent, on apprend également qu'elle est gravement malade : sa mère Adèle (Catherine Vinatier), vient de recevoir un coup de fil énigmatique du médecin scolaire, et elle craint qu'il ne faille l'opérer. « *Une opération rare à tous les coups... Ca va représenter beaucoup d'argent* », confie Adèle à une amie dans une scène qui en dit long sur l'écriture de Chapalain : son art de mêler fantasmes et prosaïsme, sur fond d'humour noir. L'amie tente de consoler Adèle, en évoquant une éventuelle « *prise en charge* » des soins par la Sécurité Sociale, mais Adèle pense que l'intervention sera trop pointue pour entrer dans les "statuts" de l'assurance... Le soir de la première, la comédienne Catherine Vinatier a fait à ce sujet un lapsus superbe et signifiant, particulièrement bien venu dans un spectacle où les inconscients s'expriment à ciel ouvert. A la place du mot "opération", elle a dit « représentation » : « *C'est sûrement hors-cadre. Une représentation... une opération qui nécessite de puiser dans toute une palette de moyens techniques extrêmement sophistiqués et absolument modernes, à la pointe du savoir pour avancer dans l'inconnu de ce qui reste à découvrir* ». Du coup, sa réplique rappela soudain la fameuse tirade de Sganarelle, au début du *Don Juan* de Molière : le personnage y fait l'éloge du tabac, mais la tradition veut qu'à travers cet éloge, Molière nous parle en réalité du théâtre. Par-delà l'ironie du propos d'Adèle sur la science, il y a bien en effet quelque chose qui se dit sur le spectacle, sur le caractère « hors-cadre » de cette pièce hantée par des revenants, des criminels... Et surtout, hantée par l'ambivalence des liens familiaux. Le père répète à son fils qu'il l'aime énormément, tout en refusant de lui offrir son billet pour un spectacle de cirque auquel il ne pourra pas assister, et que son fils lui réclame jusqu'à s'humilier.

La mère, quant à elle, s'inquiète pour sa fille, tout en avouant son exaspération devant la « *malédiction* » (sic) que porte cette jeune fille qui ressemble de plus en plus à sa propre mère...

Cette radiographie familiale offre un spectacle captivant et drôle, d'une écriture extraordinairement simple, et d'autant plus efficace. Pour les comédiens, le tour de force consiste à donner corps au texte avec une rugosité presque irréaliste; et cette façon si singulière de jouer n'est pas sans rappeler l'allure si troublante du Monsieur Loyal de *Pinocchio*, lorsqu'il nous parlait de vérité...

Absinthe au Théâtre de la Bastille

Laure Dasinieres - notfortourists-paris.com

15 janvier 2011



Elle est seule. Un homme qu'elle ne connaît pas, petit, moustachu, vêtu d'une excentrique veste à carreaux lui parle. Il cherche sa marionnette. Il semble la connaître. Noir. Absinthe commence ainsi. Frontalement. Lumière. *Absinthe*, nouvelle pièce de Pierre Yves Chapalain au Théâtre de la Bastille.

La jeune femme semble torturée par un mal profond et indicible cause du soucis à ses parents, Adèle et Francis, et à son dévoué frère. Elle veut sortir - le carnaval bat son plein. Elle a changé, s'est éloignée d'elle dit Adèle tandis que Francis ne cesse de clamer son amour paternel. C'est une famille simple qui semble se disloquer à l'entrée dans l'âge adulte de l'aînée. Mais il y a quelque chose dans leur manière d'agir, de parler - faussement naïve, désincarnée somme toute, qui témoigne d'un malaise étrange et volontairement masqué.

Absinthe est rongée par un poison. Elle multiplie les dialogues avec le petit homme que nul ne semble voir, comme frappée par une lucidité hallucinée. L'homme a perdu un pari, a perdu sa famille. Il erre un peu à la manière d'un clown triste.

Les conflits familiaux s'accroissent. On apprend qu'Absinthe doit se faire opérer d'un mal rare. Ce sera cher, compliqué.

A mesure, des éléments d'un secret vont se dévoiler et une tension va croître jusqu'au dénouement final.

Le théâtre de Chapalain se montre curieux, voire dérangeant. Non directement par le propos, mais par la mise en scène et le jeu des acteurs. La première est abrupte, vide, sombre et incertaine. Le second en apparence dénué d'humanité, comme si les comédiens étaient étrangers à eux mêmes, enfin aux personnages dans la peau desquels ils sont mis. Cette passivité – en particulier chez la mère et le frère interroge et gêne. Elle irrite même au début. Et s'il s'agissait de simplement mettre l'accent sur un contentement (auto)imposé- « vivons comme si tout allait bien » en somme.

J'ai eu du mal à entrer dans la pièce. Car Chapalain désarçonne. D'abord en optant pour une narration « en creux » – l'important est dans le non dit, dans ce qui est apparemment insignifiant. Ensuite parce qu'il nous met face à des personnages qui ne semblent pas avoir prise sur la réalité- ne pas compter sur eux pour nous aider. Modestes et confrontés aux réalités matérielles, ils ne font que subir et se taire. Seule Absinthe réagit, mais à sa manière, dans le psychosomatique et la projection.

Tandis que la tension croît dans la maisonnée, notre intérêt s'accroît jusqu'à l'adhésion complète malgré un sentiment de gêne persistant. Celui-ci est alimenté par une confrontation du tragique et du comique. Car si le drame se noue jusqu'à l'explosion de la révélation, les dialogues et les attitudes parviennent souvent à une forme de grotesque naïf suscitant régulièrement le rire.

Apparemment marqué par les théâtres de Buchner ou de Brecht, Chapalain trouve dans le monde des humbles les racines de son écriture en pointillés. Et, d'une « classique » histoire d'imposture, il signe un drame énigmatique, poétique et saisissant.

Quoique peut être difficile, *Absinthe* mérite que l'on s'y attarde. Ou plutôt que l'on laisse ses effluves envahir nos neurones.

Tragique carnaval familial

Stéphane Caron - sceneweb.fr
16 janvier 2011



Perrine Guffroy - © Elisabeth Carecchio

Il y a quelque chose qui titille Absinthe sur la vie de sa famille, quelque chose enfouie dans sa mémoire qui lui dit qu'on a du lui mentir. Dans ses rêves, la nuit, Absinthe (Perrine Guffroy) entend une voix qui ne lui est pas étrangère. Et si mon père n'était pas mon père ? Dans un espace presque vide (une longue table en fond de scène et quelques chaises au premier plan font figure de décor), Absinthe croise un homme. Un moustachu, un ventriloque qui cherche sa marionnette. Ses proches vont se greffer petit à petit à l'histoire, et les morceaux du puzzle vont ainsi se constituer peu à peu.

Car c'est un vrai texte puzzle qu'a écrit Pierre-Yves Chapalain, un texte qui se construit peu à peu pour se dénouer dans les vingt dernières minutes lors de l'arrivée d'un garçon de café habillé en squelette (Yann Richard) qui fait basculer l'action dans l'angoisse la plus terrible. On a menti à Absinthe pendant toute sa jeunesse, elle le savait, personne n'a compris sa détresse.

C'est à partir de ces vingt dernières minutes que le spectacle de Pierre-Yves Chapalain prend tout son sens, et fait ressortir tout le tragique de son texte – magnifique. En choisissant de faire jouer les comédiens totalement désincarnés, il fait tomber le spectateur dans une léthargie profonde pendant la première heure. Le jeu et le ton sont assez désagréables. Alors quand l'histoire s'éclaircit, que les masques tombent, les comédiens peuvent enfin se libérer. Des images magnifiques viennent s'ajouter à cette atmosphère lugubre. On se croirait pas moment chez Pommerat. Dans cette grande salle de bal, viennent s'échouer des ballons de baudruche et les cotillons d'un carnaval. Le vent de l'extérieur vient balayer en rafale la destinée de cette famille. La mère finit par dévorer le père usurpateur. On frémit, on a froid dans le dos.



Patrick Azam - © Elisabeth Carecchio

- - -

Absinthe

Martine Silber - marsupilamima.blogspot.com
19 janvier 2011

Absinthe de Pierre-Yves Chapalain... une sorte de folie, de dérangement, de zinzinnerie, de déblocage avec la mort pas loin, pas loin du tout... Une histoire de famille. D'emblée, on les devine frappadingues ou pour le moins bizarres. Absinthe, c'est la fille de la maison. Pas dans son assiette. Bouleversée par les rêves étranges qu'elle fait, hantée par un inconnu invisible aux yeux des autres.

Pierre-Yves Chapalain a installé le père et la mère, absinthe et son frère, dans une grande maison près de l'océan. Deux amies occupent la cave aménagée pour assister au carnaval dans la ville voisine...

Peu à peu, une histoire ancienne va remonter à la surface, bouleversant toute la situation familiale, les liens qui les unissent, la vérité écrasant le mensonge avec une frénésie à couper le souffle. Ici encore, c'est cruel, violent et drôle à la fois. Plus grandguignolesque, plus rouge que noir, toutefois. Il y a de la magie dans l'air, un tourbillon de vent qui emporte les illusions et les masques et fait craquer les amarres.

- - -

Absinthe

Audrey Chaixenjoy - artistikrezo.com
1 février 2011

Absinthe... Fée verte, compagne des génies... Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire... L'absinthe, fille de la folie, de l'hallucination... de la révélation ?

Chez Jean-Yves Chapalain, l'absinthe n'est cependant pas ce symbole des grands poètes français aux visions aussi improbables que géniales. Absinthe est une jeune fille, assez jeune pour encore aller à l'école, assez âgée pour remettre en question l'autorité de ses parents. On est bien loin de l'alcool interdit... Vraiment ?

Car dans cette atmosphère de carnaval, où les personnages se cachent derrière des masques, des marionnettes, pour mieux cacher ou entendre la vérité, tout n'est qu'histoires et fariboles. Dans un clair-obscur aux tons chauds, le drame familial se dévoile peu à peu, alors que des fantômes se cachent derrière des humoristes ventriloques et que des révélations sortent de la bouche de squelettes dignes d'Halloween.

Si le loufoque règne dès le début de la pièce, entre costumes décalés, langue surannée et répliques déconnectées de toute logique, il va en s'accroissant au fur et à mesure que l'intrigue se tend, et que les personnages découvrent que tout n'est pas aussi simple qu'ils le pensaient. Pierre-Yves Chapalain, inspiré par le monde du cirque et des saltimbanques, dirige ses comédiens dans un véritable esprit de troupe, comme un ensemble : ainsi, alors que la cellule familiale gravitant autour d'Absinthe se délite, la rupture est-elle encore plus forte, encore plus nette, encore plus traumatisante pour chacun des personnages.

Des trouvailles de mise en scène et de scénographies rythment cette pièce possédée par un esprit malin : la mère arpente le plateau, les mains couvertes de sang, en répétant que c'est normal, elle fait des gâteaux. Absinthe, la tête couverte d'une perruque bleu électrique, réclame la vérité à corps et à cris alors que la scène se couvre de confettis et de cotillons. Au fur et à mesure que l'atmosphère se fait de plus en plus festive, la famille implose avec plus de violence encore, donnant à ce carnaval un parfum de danse macabre...

Le texte est porté par une ferveur langagière hors normes et soutenu par des comédiens qui jouent véritablement en troupe ; alors que la mise en scène est alimentée par des jeux savants de clair-obscur et un désordre maîtrisé. Le tout pour un théâtre véritablement monstrueux et profondément jouissif.

- - -

« Absinthe », quand souffle un vent de folie

8 décembre 2010 - lepays.fr



La Comédie de l'Est accueille « Absinthe », texte et mise en scène de Pierre-Yves Chapalain.

Pierre-Yves Chapalain n'est pas un étranger pour le public colmarien. Celui-ci avait pu le voir sur scène au temps où l'Atelier du Rhin recevait en résidence Joël Pommerat avec « Pôle », « Grace à mes yeux », « Mon ami » (mars 2003) et l'année d'après « Au monde ». Chapalain était de toutes les distributions. Il tourne d'ailleurs toujours avec Pommerat, en ce moment dans « Pinocchio ». Il n'est pas un inconnu non plus pour le directeur Guy Pierre Couleau qui l'a fait jouer dans « Le baladin du monde occidental ».

Mais Pierre-Yves Chapalain mène en parallèle d'autres chemins qui le conduisent à l'écriture ou à la mise en scène.

Avec « Absinthe », il propose une histoire de famille pour parler des secrets qu'il faut, ou pas, oublier. Pour passer de l'autre côté du miroir dans un espace entre rêve et réalité, fantastique et fantaisiste. Chapalain aime confronter le quotidien à des forces obscures. Dans une langue singulière, il œuvre à faire surgir l'invisible. Il est là question de folie, avec le risque permanent d'engloutissement dans la mer.

- - -

Transe générationnelle

Pierre-Yves Chapalain explore, avec sa nouvelle pièce, la question du transgénérationnel, du poids des héritages inconscients et les ravages des secrets familiaux. A l'aide d'une écriture oscillant entre dialogues très écrits, lourds d'un sous-texte mystérieux, et hurlements bruts de l'inconscient, il promène ses personnages dans un univers familial suffocant, les malmène et leur fait vivre une violente catapse qui, de secrets en cycles pervers, les mèneront à la révélation en même temps qu'à la destruction, posée comme seule solution.

Absinthe et ses moments d'absence

On ne sait pas grand chose des personnages qu'on voit sur scène. On devine une famille lambda en proie pourtant à d'intrigantes et profondes angoisses : mère au foyer paniquée à l'idée de manquer de provisions, père écrivain en panne d'inspiration, censé rendre un conte pour enfant à un commanditaire qu'il n'a jamais vu, frère bourrin et bourru et soeur effacée, qui parle à des êtres invisibles sans avoir l'air de trouver cela bizarre. C'est cette dernière qui donne à la pièce son nom, Absinthe - cette fée verte et mythique, chère aux héros de Zola, réputée pour sa propension à rendre fou et à détruire ceux qui la boivent. On entend parler d'un carnaval, façon tradition du Nord, de la ville d'Ys et de mystérieuses légendes. Le tableau ainsi posé, le jeu de massacre peut commencer : son déclencheur sera la question, posée par un fantôme (lynchien en diable avec sa moustache, sa veste à carreaux et ses souliers rouges), de l'identité du vrai père d'Absinthe et de son frère. Deux heures, quelques disputes, un meurtre et un cataclysme plus tard, il ne restera plus grand chose pour les survivants ...

Influences

Pierre-Yves Chapalain est un ancien collaborateur de Joël Pommerat et, sur scène, la corrélation entre leurs deux oeuvres est évidente : même manière de jouer sur les ambiances malsaines et les bandes-son déformées, même façon d'écrire un quotidien distordu peu à peu sous le poids d'une inquiétante étrangeté, même désir de travailler sur l'inconscient et de tirer tous les fils d'une situation banale jusqu'à en faire un moment terrifiant où explosent les désirs et les pulsions latentes.

Folie trop douce ?

Malheureusement, malgré quelques moments magnifiques d'une écriture parfois véritablement folle, lorsque les personnages, comme soumis à une version up-gradée de la Tourette, se balancent, l'air de rien, des vérités atroces, lorsque leurs penchants les plus noirs se trouvent tout naturellement dévoilés au grand jour, Chapalain ne va pas aussi loin que Pommerat et, même hors de la comparaison, ne va pas assez loin tout court. Sa proposition est séduisante mais semble composée seulement d'amorces : le spectacle n'est peut-être pas long, les personnages pas encore assez profonds, les décalages entre réalité et fantasmes, trop ou pas assez marqués ...

C'est d'autant plus dommage que, on le répète, ce début de proposition, que ce soit dans la direction d'acteurs (menés vers un jeu très distancié - comme dans un soap-opera mutant), les thèmes abordés, les ambiances sonores, etc ... est des plus alléchants. Un auteur, un metteur en scène et une équipe à suivre, donc !

- - -

Au cœur des secrets familiaux

Christiane Barbault - leprogres.fr



© Elisabeth Carecchio

Pierre-Yves Chapalain aime raconter des histoires de familles lisses en apparence, mais travaillées par un secret enfoui. Un élément extérieur finit par le faire éclater au grand jour. Artiste associé du Nouveau théâtre centre dramatique national de Besançon et de Franche-Comté, ce metteur en scène et écrivain y a déjà monté deux pièces baignant dans la même atmosphère sombre et mystérieuse

Dans « La lettre », c'était par une missive que le passé faisait retour et que les morts venaient hanter les vivants. Dans « La fiancée de Barbe-Bleue », spectacle tout public programmé par Scènes du Jura à Dole le 31 mai 2011, c'est une clé qui ouvre des abîmes dans une petite vie bien huilée. Autre obsession de ce Breton, la présence d'une mer menaçante, toujours prête à déferler sur la maison

Dans « Absinthe », on retrouve un père, une mère, un fils et une fille, précisément baptisée du nom de la liqueur verte qui « donne à entendre une certaine folie », selon l'auteur. De plus en plus tourmentée, la jeune Absinthe est visitée la nuit par un homme à moustache qui la pousse à exhumer des fantômes familiaux que chacun aurait préféré oublier. Cauchemar ou réalité ? Délire ou lucidité ? Tout n'est que trouble et incertitude dans ce récit où se mêlent le quotidien et le fantastique, l'archaïque et le contemporain, la fantaisie et le drame. L'action se déroule au moment du carnaval, propice à la confusion entre le vrai et le faux. Les ombres d'Électre, celle qui venge la mort du père, de Hamlet et de la mythique ville d'Ys, engloutie parce qu'une jeune fille en avait remis la clé à un jeune homme, planent sur ce récit qui est aussi un conte initiatique.

Avec sa compagnie Le temps qu'il faut, la bien nommée, Pierre-Yves Chapalain travaille sur la durée. Dans un incessant processus de création, il confronte le texte au plateau et adapte son manuscrit à l'évolution du jeu des acteurs.

VERTIGE DE L'USURPATION

PIERRE-YVES CHAPALAIN, ARTISTE ASSOCIE AU NOUVEAU THEATRE, CREE, ENTRE TEXTE ET PLATEAU, L'HISTOIRE D'ABSINTHE, UNE JEUNE FILLE PRISE DANS LES FLOTS TUMULTUEUX DES SECRETS FAMILIAUX.

« L'écriture en amont se mélange au travail d'acteur, jusqu'à créer une écriture hybride. » *Pierre-Yves Chapalain*

Quelle est l'histoire de cette pièce ?

Pierre-Yves Chapalain : *Absinthe* est l'histoire d'une usurpation. Elle se passe aujourd'hui mais son sujet recoupe celui d'*Hamlet*. Une différence néanmoins : dans *Hamlet*, tout est clair dès le départ et on sait d'emblée qui sont les bons et les méchants, alors que l'ambiguïté règne dans *Absinthe* où des choses enfouies très profondément refont surface de façon inattendue. Absinthe est le nom de la jeune fille, héroïne de l'histoire, ainsi prénommée parce qu'elle donne l'impression de se déliter comme sous l'emprise de l'absinthe. En elle, une vérité lointaine refait surface : son père n'est pas son père et son véritable père a été assassiné. Elle remet à l'ordre du jour quelque chose que personne ne savait. Les choses se passent-elles dans la tête d'Absinthe ou sont-elles vraies ? On demeure dans le doute. Cette histoire est aussi une histoire de digues, une histoire de littoral qui se déroule entre la terre et la mer et qui rappelle l'ancienne légende de la cité engloutie d'Ys. L'intrigue se passe sur une frontière géographique et psychologique avec ce même sentiment d'incertitude.

Pouvez-vous préciser le contenu de cette intrigue ?

P.-Y. C. : Il y a neuf personnages. Le père qui s'avère être le faux père, la mère, Absinthe, son frère, une espèce de fantôme (le vrai père disparu sans laisser de traces qui demande à être vengé) et deux sœurs un peu délirantes. Absinthe fait un rêve dans lequel un homme qu'elle ne connaît pas vient lui parler. Elle se met à avoir un comportement étrange. Les autres, comme des animaux, ressentent que quelque chose va se passer. Les parents sont inquiets, ils posent des questions. Et quand la révélation est faite, tout bascule et à partir de ce basculement, on rentre dans une espèce de vertige. Dans ce vertige, le spectateur est pris entre deux feux puisque la pièce n'est ni une comédie ni une tragédie.

Comment avez-vous élaboré le texte et la mise en scène ?

P.-Y. C. : Je travaille avant tout sur une langue. J'écris des textes que je confronte au plateau, que je réécris pour la bouche des acteurs. Je vois comment l'histoire peut se dérouler au mieux en confrontant l'intrigue au plateau. L'écriture en amont se mélange au travail d'acteur, jusqu'à créer une écriture hybride. Je suggère la situation aux acteurs et ils improvisent dessus après avoir été nourris par une matière textuelle préalable. Je réécris en fonction des réactions des comédiens. D'un certain point de vue, il s'agit là d'une écriture collective : les acteurs sont partie prenante de l'histoire et s'en emparent d'autant mieux. Quelque chose d'eux transparait sur le plateau. Cette manière de faire offre quelque chose d'assez libre dans la création et des résultats parfois inattendus qui s'avèrent intéressants à exploiter. C'est en tout cas pour moi la façon de faire que je trouve la plus juste.

Absinthe

Laure Dautzenberg - novembre 2010

Le mot est beau et mystérieux, comme la nouvelle pièce de Pierre-Yves Chapalain

Pierre-Yves Chapalain s'est fait connaître l'année dernière avec la mise en scène de son texte *La Lettre* à la Cartoucherie de Vincennes. Depuis, il a créé *La Fiancée de Barbe-Bleue*, spectacle jeune (et moins jeune) public qui revisite le conte de Grimm.

Cette fois, il crée *Absinthe*, une pièce dans laquelle une jeune fille, la justement dénommée Absinthe, se trouve confrontée aux fantômes familiaux et chargée d'une mystérieuse vengeance.

Longtemps acteur chez Joël Pommerat, on trouve chez les deux hommes un même goût des univers feutrés, un même soin accordé au travail sur le son, une même fidélité à certains comédiens. La comparaison s'arrête là. Pierre-Yves Chapalain, auteur associé au CDN de Besançon, a un univers bien à lui, une façon d'attraper le théâtre par les gouffres et le mystère, les fantômes et les secrets qui rôdent.

Il puise aussi bien dans sa mythologie personnelle (il a grandi en Bretagne, dans le monde paysan) que dans les grands textes de théâtre (*Hamlet*, *Electre*) et les légendes (la ville d'Ys et sa clé perdue) avant de porter tout cela sur scène, avec la complicité de son équipe (et notamment Marguerite Bordat à la scénographie et aux costumes, Frédéric Lagnau à la création sonore ou Yann Richard à la collaboration artistique)

Ainsi, *Absinthe* se passe en famille. Dans cette cellule de base, les liens existent, les repères sont simples, un père, une mère, des enfants. Reste à jouer toute la palette des relations et à tirer les fils, car le père n'est peut-être pas le père, la clé peut ouvrir des portes qu'on préférerait fermées, et des mondes peuvent soudain s'écrouler.

C'est un théâtre qui explore les faces obscures, les incertitudes, les doubles jeux et les doubles fonds, dans lesquels on ne sait jamais trop ce qui relève du rêve et de la réalité. On y trouve toujours quelque chose de caché, d'enfoui, et qui refait surface. Une lettre dans *La Lettre*, la clé de la pièce interdite dans *La Fiancée de Barbe-Bleue*, une clé encore et des mystères sur les origines dans *Absinthe*... Dans ce monde trouble, où l'inconscient semble régner en maître, on tue, on meurt, on vit enfermé, reclus, on a été spolié de son identité, mais tout cela reste d'une violence étrangement légère et douce, suspendue, hors de la scène.

Car le théâtre de Pierre-Yves Chapalain est avant tout un théâtre de sensations, d'images, d'atmosphère. Dans *Absinthe*, on côtoie aussi bien le chat de Schrödinger et la physique quantique que les forêts de légendes où l'on s'engouffre et disparaît. Il est question de vengeance et d'oubli, de malédiction qui s'abat. Mais on y sort aussi des téléphones et des dictaphones. On parle de « laisser le purin là où il est », « d'examens de fin de cursus » et de « lame empoisonnée »... On y croise un homme à moustache dont la vie a basculé le jour où il a dû se la raser, une marionnette qui parle, des dunes et l'océan, et de mystérieuses histoires de familles et d'usurpation.

Tous ces éléments finissent par former un monde dans lequel les personnages tentent peut-être, surtout, de conjurer leur peur du temps qui passe, de la mort qui rôde, de l'oubli et des fins solitaires.

Voyage en quelques mots clés et en sa compagnie dans l'univers kaléidoscopique de Pierre-Yves Chapalain.

Absinthe

Je trouve que c'est un très beau mot. Il fait penser à un délire d'après boisson mais il est aussi lié à la malédiction par son étymologie. Cela convient parfaitement à cette histoire dans laquelle on ne sait pas si le personnage divague ou non. Et le délire peut alors prendre des proportions infinies, justement comme une malédiction.

Est-ce vrai, est-ce faux ? Je voudrais déconcerter tout en amenant une dimension vraie, toucher et créer de l'émotion.

Zones obscures

Les fantômes constituent mon obsession majeure et le théâtre est l'endroit idéal pour les jouer. Parce que les gens sont sur scène, vivants, qu'il n'y a pas de trucages. Tout se joue dans l'écriture et les situations, pas dans les effets techniques. Il suffit de regarder Shakespeare, ses pièces sont peuplées de fantômes et de sorcières ! Il faut jouer sur la proximité et partir de la suggestion. Quels signes trouver, sonores ou visuels, pour les faire naître ?

C'est aussi pour cela que le secret m'intéresse. Il est lié aux mystères de l'identité : qui est-ce, qui sommes-nous? Et on continue d'avancer avec des questions... J'aime l'idée de portes infinies.

Dans la pièce, Absinthe a donné une clé à un jeune homme. Aussitôt se dessine une menace possible. La clé peut ouvrir les digues, les portes, et cela annonce une forme de fin ou au moins de débordement comme dans la légende de la ville d'Ys, qui raconte qu'une femme très belle vivait à Ys au milieu des flots, avec des portes empêchant l'eau de rentrer. Chaque nuit, elle emmenait un jeune homme et chaque matin elle le faisait disparaître en le fracassant sur les rochers. Jusqu'au jour où elle céda les clés à un jeune homme qui fit engloutir la ville. Ici, c'est cette même menace qui plane.

Ensuite il faut donner corps au secret, le figurer. Avec une boîte comme dans *La Fiancée de Barbe-Bleue* ou avec une cave, comme dans *Absinthe*, on peut le rendre concret. On peut s'appuyer sur cette évidence pour avancer, créer un choc, créer du danger.

Archaïque et contemporain

Nous sommes faits d'archaïque et de très contemporain. Il y a des histoires très anciennes qui sont aussi complètement de notre époque.

La plupart des découvertes de la science contemporaine dévoilent des choses qui existent depuis la nuit des temps. Prenez l'ADN. La découverte est récente mais l'ADN, lui, a toujours existé. C'est le regard que l'on porte dessus qui change.

Je viens d'un monde qui mêle les deux (mes parents sont agriculteurs), un monde dans lequel on trouve des pratiques ancestrales d'un côté, les OGM et la recherche en agronomie de l'autre. Ça me touche et ce sont des territoires que j'ai envie d'explorer, à la fois familiers et très riches. Confronter ces deux dimensions me plaît. Dans *Absinthe*, le personnage de Francis évoque la physique quantique et le chat de Schrödinger. Cette pensée ouvre une brèche : l'assertion que le chat est autant vivant que mort, est, au sens strict, inconcevable. Mais ça rejoint les images surréalistes que j'aime mettre en place. On ne sait pas, par exemple, si l'homme à la moustache est vivant ou mort. Encore une fois, c'est le privilège et la force du théâtre : convoquer les fantômes et laisser exister les contradictions.

Métamorphoses et incertitudes

J'aime les métamorphoses, l'idée qu'on peut être soi et hors de soi à la fois. Cette fois, je travaille avec l'idée de carnaval, qui est quelque chose de très vivant. Il y a de l'énergie, de joyeux mélanges. C'est une période folle (et qui perdure notamment à Dunkerque, en Belgique, en Hongrie...) et théâtralement intéressante avec son univers sonore, les masques, les déguisements... Les monstres appartiennent au quotidien du carnaval, les rôles peuvent s'échanger, la part monstrueuse de chacun peut ressortir, au-delà de la fête.

J'aime brouiller les frontières.

C'est aussi ce que me permet la marionnette, qui est un mélange fascinant de vivant et de mort. Avec une marionnette ventriloque, de la magie entre sur scène. On se demande d'où ça sort, notamment avec la sonorisation, qui accentue le doute, les questions.

Décalages

Je travaille beaucoup sur les contradictions, je cherche à faire sortir l'histoire des rails, à créer des décalages, des évolutions surprenantes. Avec les comédiens, nous travaillons à accompagner le côté déconcertant des situations. Il s'agit à la fois de faire surgir des écarts tout en restant attentif à la perception, car il ne faut pas perdre le public en route. Il s'agit aussi de trouver de la fluidité entre les éléments, et des appels d'air dans les situations pesantes. C'est une question d'écriture et de jeu car c'est un travail de rythme et de langue. C'est aussi le sens du travail sur le son, cela donne de l'épaisseur et met en valeur des moments de silence qui peuvent être très surprenants.

De la même façon, j'aime beaucoup les images surréalistes, comme celle du début de la pièce, quand la grand-mère meurt en hurlant dans une langue que son fils ne comprend pas.

Après, il faut rendre ces images crédibles, ce qui passe aussi par un travail avec les acteurs.

Mon univers est un univers de sensations, mais il me faut ensuite trouver des échos, des points de résonance, construire un fil, une logique qui tient le récit. Il faut équilibrer ces images avec des situations qui créent une tension dramatique.

Initiation

Du côté du personnage d'Absinthe, on trouve la dimension d'un conte initiatique, c'est le récit d'un passage à

l'âge adulte. L'homme à la moustache lui demande de le venger. Francis l'encourage à prendre conscience de ses qualités, lui parle du talent qu'elle porte en elle. Faire découvrir à quelqu'un son propre talent est peut-être ce que l'on peut faire de mieux. Il n'y a rien de plus excitant que de révéler ça.

Violence et usurpation

La violence que je mets en scène apparaît de façon légère, comme ça arrive souvent dans la réalité. La catégorie de l'exceptionnel apparaît d'abord sous une forme neutre et relève surtout de perceptions intérieures. Les traumatismes ont lieu dans l'après-coup.

Les gens ne se rendent pas forcément compte qu'ils sont horribles !

Par exemple, dans « ABSINTHE », un homme a usurpé la place d'un autre.

Cela peut évoquer *Hamlet* ou *Electre*.

L'usurpation est une question très humaine, c'est une clé qui donne du pouvoir et que l'on retrouve dans toute l'histoire de l'humanité : la colonisation, la paternité d'une œuvre, un nom qui récolte la gloire...

Dans le monde artistique, par exemple, une vision neuve est difficile, le territoire personnel est influencé par un tas d'autres choses. Est-ce de l'usurpation ?
